

**La chronique**

# Le poète a toujours raison...

■ En ces temps incertains où chacun se recroqueville frileusement sur soi-même, il est peu de paroles d'espoir. Langue de bois, paroles creuses, «*éléments de langage*», rien ne semble pouvoir tirer de son inquiète torpéur un contemporain à qui «*on ne la fait plus*», tout occupé à «*sauver les meubles*», enfin, les siens, et dont les préoccupations intimes occultent, aussi étroit fût-il, tout champ de lecture du monde. Pourtant, avec une émouvante obstination, il est de surprenants individus qui placent la barre très haut et travaillent sans relâche à «*donner un sens plus pur aux mots de la tribu*». Jean Orizet, dont j'ai plusieurs fois parlé en ces chroniques, est de ceux-là. Poète lui-même, il assume avec une générosité jamais démentie son rôle de porteur de flambeau au service des autres poètes. L'anthologie qu'il nous donne ces jours-ci s'intitule *Un jour, un poème...* A juste titre, puisque cet almanach poétique offre au lecteur charmé une moisson de poèmes répartis selon les quatre saisons de l'année mais aussi les quatre saisons de la vie. «*Pèlerin de l'invisible, témoin de l'ineffable, architecte du verbe* – nous dit Orizet -, *le poète de tous les temps demeure un éternel aventurier.*» En témoignent ces quelques quatre- cent trente pages dans lesquelles se déploient toutes les splendeurs de notre langue. S'y côtoient des textes connus de poètes célèbres (on ne les cite jamais trop) et des œuvres plus secrètes dont un petit nombre seulement avait connaissance, rêvées par des inconnus du grand public. C'est la fatalité de toute anthologie, de toute Histoire littéraire que de multiplier inévitablement les injustices et de semer des laissés pour compte qui pourtant ne méritaient pas tel oubli. Ainsi, à côté de certains qui n'ont pas besoin que je les cite, on trouve les noms d'André Laude, de Joseph-Paul Schneider, de Catherine Pozzi, de Bernard Mazo, de Jean-Marc de Benedetti, de Christian da Silva, de Gaston Chaissac, du marseillais Louis Brauquier, de Jean Malrieu, de Mérat, de Kowalski, de Gustave Kahn, et de mon cher Germain Nouveau dont voici un extrait :

*«Dans la forêt étrange, c'est la nuit ; / C'est comme un noir silence qui bruit ;  
Dans la forêt ici blanche et là brune, / En pleurs de lait filtre le clair de lune,  
Un vent d'été, qui souffle on ne sait d'où, / Erre en rêvant comme une âme de fou,  
Et, sous des yeux d'étoile épanouie, / La forêt chante avec un bruit de pluie.  
Parfois il vient des gémissements doux / Des lointains bleus pleins d'oiseaux et de loups ;  
Il vient aussi des senteurs de repaires ; / C'est l'heure froide*

*où dorment les vipères...*

*Pourtant la lune est bonne dans le ciel / Qui verse avec un sourire de miel,  
Son âme calme et ses pâleurs amies / Au troupeau roux des roches endormies.»*

Et, puisque j'ai cité Nouveau...

Ces jours-ci, tout le monde s'acharne, en diverses gazettes et par le web, sur un jeune chercheur dont le seul tort est d'estimer qu'une thèse est faite pour proposer de neuves hypothèses (aussi surprenantes soient-elles) et non de ronronner comme il est de coutume dans l'Université et les Histoires de la Littérature. Eddie Breuil, puisqu'il faut le nommer par son nom, propose une nouvelle lecture d'*Illuminations*. Au lieu de réfuter point par point les arguments massues en faveur de sa thèse, ce qui leur serait impossible, les fervents de l'œuvre rimbaldienne hurlent en chœur au sacrilège (car le rimbaldisme est une véritable religion). Tous contre un. C'est le propre des lâches sans réflexion logique et il existe, hélas ! chez les plus intelligents (chez eux surtout...) des zones d'incommensurable bêtise.

Il y a plus d'un demi-siècle, un autre jeune chercheur avait osé soulever la pierre tombale et donc poser les mêmes problèmes iconoclastes. «*Mon petit, lui susurra son directeur de thèse, il se peut après tout que vous ayez raison, mais si c'est le cas, vous foutez en l'air plus de cinquante ans d'études rimbaldiennes et on ne vous le pardonnera pas. Pour plausible que soient vos propositions, on ne les examinera même pas et elles seront rejetées en bloc. Vous n'êtes pas de force!*» Il avait raison. L'étudiant rengaina sa théorie et s'en tint là.

Puis vinrent quelques autres chercheurs qui firent, souvent sans citer leurs sources, un sort favorable aux hasardeuses hypothèses sus-entrevues. Enfin Eddie Breuil, disposant des moyens actuels auxquels on ne pouvait accéder il y a cinquante ans, apporte sa pierre d'angle au mur désormais en construction. J'adjure l'éventuel lecteur que la chose intéresserait à ne pas se fier à ce qu'il lit ou entend, mais à se rendre directement à la source, c'est-à-dire au petit livre de Breuil *Du Nouveau chez Rimbaud* et à se faire une opinion par lui-même. Quoiqu'il en déduise, il ne le regrettera pas.

*«La poésie, par sa tenace vérité – écrit encore Orizet -, a toujours été au cœur de l'homme. Elle est même le garant de sa dignité de vivant. La poésie permet « d'accueillir le mystère » : quand l'écriture est apparue dans les anciennes civilisations, elle a presque toujours pris le visage d'un poème (...) Pour les humains que nous sommes, la poésie est le premier mode d'expression, orale puis écrite. Il ne faut jamais l'oublier.»*

► « *Un jour, un poème* »,  
365 chefs-d'œuvre de  
la poésie française  
présentés par Jean  
Orizet, éditions  
OMNIBUS, 432 pages, 33  
euros.

► « *Du Nouveau chez  
Rimbaud* », par Eddie  
Breuil, chez Honoré  
Champion 195 pages, 29  
euros.

